

— Eh bien ! je viens de lire le journal au café ; la guerre est déclarée contre la Prusse.

Julien s'élança sur le vieux sabre de son père, appendu à la muraille, le prit entre ses mains frémissantes, et s'écria :

— Nous nous battons en braves, et s'il le faut, nous mourrons pour la France !

Et ses grands yeux noirs étincelèrent.

— Bien, mon fils, dit l'ancien soldat, avec des larmes d'orgueil ; j'étais ainsi à ton âge !

— Mais si l'on allait me prendre mon enfant, dit la pauvre mère, en entourant Julien de ses bras, car elle savait, qu'en cas de besoin, il était réservé pour la garde mobile.

— Ma mère, ne vous tourmentez pas !... Que voulez-vous ? On est homme, on fera son devoir !

— Sans doute, sans doute, dit le père, en tordant sa moustache ; mais les femmes, cela s'inquiète de rien ? Je suis bien allé à la guerre, moi, et j'en suis revenu. Pourtant, Dieu sais que je me battais crânement, à preuve que le maréchal Bugeaud me dit un jour :

— Mille bombes ! vous tapez dur ! Je suis content de vous, François !

Et Bugeaud s'y connaissait ; c'était un vrai troupier, un dur à cuire, un maître-homme, quoi !

Lorsque le soldat d'Afrique parlait du duc d'Isly, il était si long dans ses discours qu'il n'en finissait guère, surtout quand il était émotionné comme ce jour-là, mais nous abrègerons ses effets oratoires, par égard pour nos lecteurs.

Jeanne, la mère, embrassait tendrement son fils, avec je ne sais quelle crainte vague...

— Ce ne sera pas une guerre pour rire, continua le père François ; sacrebleu ! je voudrais y être, pour leur montrer que l'on sait encore tenir gaillardement un mousquet ! Julien, si tu m'avais vu dans les montagnes de la Kabylie, mon enfant ?

— Mais avait-on bien besoin de cette guerre, murmurait